

Peter Huchel

Dans l'acore odorant...

traduit de l'allemand par Maryse Jacob
et Arnaud Villani

Peter Huchel naît le 3 avril 1903 près de Berlin dans la Marche de Brandebourg dont les paysages imprégneront si fortement un œuvre qui évoluera en raison de ses désaccords avec la politique culturelle de la RDA où il s'était installé après 1945 vers une diction plus hermétique. Il meurt à l'Ouest le 30 avril 1981.

DANS L'ACORE ODORANT des prairies danoises
Hamlet est toujours allongé,
le regard fixé sur son visage blafard
qui brille dans l'eau du fossé.

Le dernier mot
reste imprononcé,
il est parti au fil de l'eau sur le dos des castors.
Nul ne sait le secret.

(« Im Kalmusgeruch dänischer Wiesen », in : *Die neunte Stunde*, 1979)

LA TOMBE D'ULYSSE

La tombe d'Ulysse,
nul ne la trouvera,
ni d'un coup de bêche
le casque terreux
dans la poussière des ossements pétrifiés.

Ne cherche pas l'antre
où s'enfonçant sous la terre,
traînée de suie, rien qu'une ombre,
consumé par la torche résineuse,
il alla voir ses compagnons morts,
les mains levées, désarmé,
éclaboussé du sang des moutons sacrifiés.

Tout est mien, dit la poussière,
la tombe du soleil au-delà du désert,
les récifs envahis par la clameur des vagues,
midi sans fin qui met encore en garde,
venu d'Ithaque, l'héritier des coureurs de mer,
le gouvernail rongé par le sel,
les portulans et le catalogue des vaisseaux
du vieil Homère.

(« Das Grab des Odysseus », in : *Die neunte Stunde*, 1979)

ÉLÉGIE

C'est ton heure,
Homme de Chios,
Par-dessus les rochers, elle approche
Et embrase ton cœur.
La brise du soir fauche
les ombres des pins.
Ton œil ne voit plus.
Mais dans le cri de la mouette
Tu vois la mer aux luisances de métal
La mer à peau noire de dauphin,
La nage rude du vent
Au plus près de la côte.

Chemin qui descend
Où, sur le chardon,
Frissonne le poil de chèvre.
Les sept cordes de la cithare résonnent
Dans le grésillement des fils télégraphiques.
Couronné de tuiles ondulées
Un mur.
L'urne se brisa
Où était scellé
Le titre de propriété de la vie.

Écume de haute roche,
Ressac qui monte au rocher,
La mer peau de requin-tigre.
Au cap d'un nuage
Et nageant dans la houle du ciel,
Blanc du sel
De vagues enfuies,
Le navire en feu de la lune.
Il éclaire le voyage à Ios
Où sur la rive
Les enfants attendent,
Filets vides
Et poux dans les cheveux.

(« Elegie », in : *Chausseen, Chausseen*, 1963)

ULYSSE ET CIRCÉ

D'un chaudron
noirci au feu,
puiser
de l'eau pure au ruisseau
relève de l'art.
Prends donc ton casque,
Ulysse.

Voix railleuse
de Circé dans la touffeur.
J'ôtai le casque,
Et de l'eau, point.

Je gisais dans l'air en feu
qui roussit l'herbe,
le gosier sec,
la peau creusée
sur les maxillaires.

Midi, quand s'éclaire le front des montagnes,
la gorge étroite. Je descendis,
la nuque offerte aux éboulis,
Des pierres me frôlèrent
la tête.

Livré à l'écho du désert,
j'entendis la voix de midi :
Si dans ton cœur
tu hésites entre vérité
et ruse,
les pierres te lapideront.

Enserré
de rochers grenus,
le dos trempé,
les chevilles meurtries,
je me délectais d'une petite musique
et dans la poussière de l'éboulement
vis l'œil d'une source.

(« Odysseus und die Circe », in : *Gezählte Tage*, 1972)

L'ÉTANG DE L'ENFANCE

Quand plus intense l'éclair des libellules
dans l'ajonc doré de midi étincelle,
lorsque lentille d'eau vert-de-nixe,
le lisse de l'étang fleurit en surface,
il retire son épuisette,
l'enfant qui jouait du chalumeau
et recueille la ponte des puces d'eau,
formes sombres dans le gravier des coquilles.

Rouge fleurit alentour la bruyère-des-sorcières,
Œil-de-poisson, l'étang cligne entre les herbes.
Le vif-argent du saule des berges
se fait entendre sur le marécage et les ajoncs
où l'appel sourd des crapauds apeurés
résonne comme une bouche aux sortilèges...
L'enfant écoute, à son oreille ont déçu
le vent et l'étang et le cri des corneilles.

Magique, la lumière de midi,
transparence verte des algues.
L'enfant connaît cet endroit de l'étang
où son visage paraît un autre.
Il écarte les roseaux d'or cassant :
il fait grand tapage, l'ondin à tête de grenouille
il fredonne, il s'ébroue, il est le même
que jadis, avec son œil animal et sauvage

Et l'étang aussi est toujours le même
que jadis, quand tes lèvres jouaient du chalumeau
et que le pied happé par l'or des populages,
de l'orteil tu prenais les cailloux.
Lorsqu'en rêve le visage vert profond de l'étang
échevelé d'ajoncs t'envahit,
c'est comme l'appel de l'enfant
car ton épuisette flotte encore dans l'eau.

(« Knabenteich », in : *Gedichte*, 1948)

MIDI A SUCCHIVO

Pour Gottfried Bermann Fischer

Midi.
Et la voix encore
derrière le rocher :
Que le pied ne bouscule pas
l'ombre mince
du chardon.

Midi
qui descend dans les jardins
il tend des fils clairs
dans le gris cendré des olives.
La grive
lui échappera.

Midi
Il met une jarre d'or sur le mur
et engrange la chaleur
sur les toits plats,
comme si des antennes
perçaient le miroir de l'eau.

La corniche. La lumière
Durcit avec l'heure.
Le récif,
En tête des solitudes.
Midi.
Bonace de la pensée.

(« Mittag in Succhivo », in : *Gezählte Tage*, 1972)

UN TOSCAN

L'heure est-elle venue
de retirer l'argent des toits
et de secouer la rosée des feuilles d'olivier ?

Dépourvue de sens
comme la poussière sur les manuscrits jaunis
voilà ma vie désormais.

Ne franchis pas
les colonnes d'Hercule.
La mort, le muletier maussade,
je l'ai vu hier soir près de l'étable,
bourdonnant de mouches,
il connaît le chemin.

Bientôt,
le noir profil des montagnes
couvrira la vigne et les puits.

(« Ein Toscaner », in : *Die neunte Stunde*, 1972)

LE ROI LEAR

Au bas de la carrière,
il émerge,
un chiffon d'iode
autour de la main droite.

Par les villages de misère,
il coupait des bûches
pour sa soupe de lentilles.

Le voilà qui retourne
dans l'ombre maigre
de nuages lacérés
vers sa couronne
au fond du ravin.

(« König Lear », in : *Die neunte Stunde*, 1979)

Pour Heinrich Böll

BOSQUET,

couleur gris d'autour,
lumière crissante et sèche de midi,
derrière, la maison,
bâtie sur une veine d'eau.

Eau,
cachée,
dans le désert de sable,
ton flot inondait la soif de la parole,
tu attirais l'éclair.

Au seuil de la Terre,
dit une voix, là où pierres
et racines condamnent la porte,
les ossements déterrés de Job
rendus au sable, là-bas demeure
son écuelle abandonnée à la pluie.

(« Gehölz », in : *Gezählte Tage*, 1972)

DÉSENCHANTEMENT

le mur de la grange,
l'humide signale
le roi proscrit.

Il va dans le froid
des clôtures ruinées,
descendant le chemin de glaise.
Par le collier, il tire
la mule
chargée de paniers, chaudrons et marmites
et se perd dans la pluie
derrière les saules, entre deux champs.

C'est lui, Itau,
le tzigane, l'été dernier,
il couchait dans la parcelle sur la paille grossière
de la batteuse rouillée.

La femme du fermier dit
l'avoir vu à la fin d'octobre
en lisière du guéret.
De ses pas, il dessinait un cercle,
il traça un signe dans l'air,
de la terre jaillit un feu
qui brûlait sans fumée
et s'évanouit avec une flamme noire.

En vérité,
Itau, le tzigane, disparut,
en juillet clair,
de l'autre côté des chardons robe d'évêque,
pour toujours.

(« Entzauberung », in : *Die neunte Stunde*, 1979)

PSAUME

Que de la semence de l'homme
Aucun homme
Et de la semence de l'olivier
Aucun olivier
Ne naisse,
La mesure en est
L'aune de la mort.

Ceux qui demeurent ici
Sous terre
Dans l'alvéole de ciment,
Leur force est comme
Un fétu de paille
Sous le fouet de la neige.

Désert devenu Histoire.
Les termites l'écrivent
De leurs pinces
Dans le sable.

Et nul n'ira se pencher
Sur une race
Si pressée
De s'anéantir.

(« Psalm », in : *Gedichte*, 1948)

L'AMMONITE

Lassé des Dieux et de leurs feux,
je vivais sans loi
au creux de la vallée d'Hinnom.
Mes vieux compagnons me quittèrent,
Terre et ciel, en leur équilibre,
seul le Bélier, meulant
son sabot enflammé sur les étoiles, resta fidèle.
Sous ses cornes de pierre
qui brillaient sans fumée, dormant la nuit,

de jour, j'enfournais des urnes
qu'au soleil du soir
je brisais sur les rochers.
Non, je ne voyais pas, dans les cèdres,
le crépuscule-aux-chats, l'essor de l'oiseau,
la splendeur de l'eau,
qui sur mes bras ruisselait
quand je débourbais l'argile au cuveau.
L'odeur de la mort me rendait aveugle.

(*Die neunte Stunde*, 1979)

Références des recueils :

Die neunte Stunde (La Neuvième Heure) © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1979 ;
Gezählte Tage (Jours comptés) © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1972 ;
Chausseen, Chausseen (Chaussées, Chaussées) © Fischer Verlag, Frankfurt am Main 1963 ;
Gedichte (Poèmes) © Aufbau Verlag, Berlin 1948.